

Derrière la vitre de la maison (raga Durga, P. Istrati)

Le jour se lève enfin, sous les rafales de pluie, la lumière s'adoucit et doucement s'éclaircit alors que le vent se calme un peu en remuant les feuilles qui tombent et tournent loin au-dessus de la prairie, portées par les souffles intermittents qui passent ou s'enfuient... La fuite se propage au solitaire comme l'escapade à l'homme qui vieillit et le voyage entrevu comme une croisière mouvementée tente une jeune mère à la fenêtre de la maison. Elle regarde le remuement des branches et les feuilles qui s'envolent : je partirai un jour et que ce soit dans la tempête sera très amusant... Elle relève ses cheveux pour dégager son regard, elle observe dans le vague un petit buisson déraciné qui roule par à-coups dans l'herbe malmenée. Le vent pousse devant lui et l'âme le suit... Sur un lit de fleurs, je dormirai, écoutant les oiseaux de la prairie, les cailles, les perdrix...

La tempête enrage, arrache des plantes, fait voler des branches, mais soudain se calme pour reprendre bientôt. Et les averses jettent leurs pluies irrégulières contre la vitre où derrière l'eau qui ruisselle s'embuent la couleur des yeux. L'oiseau gambra se perche dans l'arbre aux kakis, il se distingue mal dans la tourmente. Serait-ce à pleurer d'être enfermée ici ?

« Je partirai un jour! Oui, un matin de pluie, je fuirai par les champs et les bêtes avec moi, nous suivrons le soleil jusqu'à la mer immense où les bateaux attendent le voyage »... Le bruissement des feuilles sous l'averse rageuse, aucune ne se plaint du mauvais temps, « je ne l'entends pas. » Ainsi contre les carreaux sous l'averse coulent les pleurs de la pluie et la femme derrière dans la furie des feuilles et des branches caresse ses cheveux.

Invitation des fleurs

Je vous vois belles fleurs offrir votre velours et cacher dans mes yeux des plaisirs oubliés ; dans le calme du matin une chanteuse au loin exerce sa voix et c'est comme si sa chevelure venait frôler mon bras. Par la grisaille des jours pluvieux, le corps s'amollit sous les tiédeurs des souffles d'été et dans l'humide volupté des plantes et des fleurs... Je vois vos corolles et, dans l'abîme de vos pétales, pressens des caresses d'organes, des contacts sensibles qui enrobent comme des tissus mouillés aux sources chaudes des volcans. De petites explosions de joie, des tendresses imprégnées d'ivresse circulent entre nous dans ce même monde aux chaleurs exquisées qui nous prend, nous soumet, renverse l'usage des membres pour d'infime retenues où fleurs immobiles et bêtes agitées suspendent l'énigmatique propriété pour d'inépuisables sourires... Ainsi avec des arrêts palpitent entre nous des grandeurs triomphantes qui apaisent et remplissent comme le miel, les œufs ou les sèves profuses par lesquels vos jolis yeux perdus au cœur de vos robes, sous le regard qui subjugué, invitent comme ils sont invités au jeu saisissant des voix qui chantent l'abondance et le trop-plein.

Souvenir anatolien (Gülcan Kaya)

Au souvenir des vaches qui rentrent le soir dans l'obscurité du plateau anatolien déjà, aux heures pourtant où les villes étincellent; souvenir du rouge des vêtements de la jeune fille bergère et de ses pas comptés à la vitesse des lourds ruminants; le soleil tombé, ses dernières lueurs au couchant et le bâton haut levé à l'arrière des trains nonchalants; souvenir du jeune garçon en chemise blanche et les cheveux si emmêlés! ... Et le troupeau... Ah, donnez-nous des humeurs si lentes! Que nous envahissent ces langueurs et sur le chemin anatolien près de la ville de Erzincan ou de Kerkük, qu'on aille ainsi comme on arpente lentement, lentement jusqu'à l'étable.

Qu'alors retentissent les hautbois et le darb de la danse et tu chanteras une chanson au souvenir des temps passés quand dans la nuit déjà le troupeau rentrait en flânant sur le chemin de l'étable; tu me chanteras la vie simple du soir quand le soleil se couche à l'heure où étincellent les lampes, où le troupeau rentre dans la nuit, quand sur la terre meuble les sabots crissent légèrement, légèrement pas plus que le silence, quand s'estompent les formes autour du chemin du plateau qui paraît encore sur les pierres griffées où la lumière est retenue, sur les pierres usées que foulent encore les troupeaux comme aux temps qu'on dit immémoriaux... Ah, souviens-toi de cela: il fut un temps d'étable et de troupeaux!

Mais rien n'est simple, rien qui ne soit mêlé: les vaches qui rentrent déjà, la lune, le troupeau indistinct déjà et les ombres qui dansent dans le paysage qui s'éteint, et la robe rouge de la bergère, et la chemise blanche du garçon dans la nuit qui avance et rôde avec ses grisailles parmi les souffles des bêtes et dans le grésillement de la nuit... Je poussais ainsi mon petit garçon devant moi et, le troupeau allant, j'ajustais mon châle sur mes épaules frissonnantes, le bâton à la main et lui qui devant se pressait pour ouvrir les portes de l'étable. Bienvenu, c'est ici...

Bienvenu, dans la simplicité de l'étable, ici tu verras l'ineffable, c'est simple à dire quand les vaches rentrent, une à une trouvent leur place, se rangent et brou-

tent le foin sec aux mangeoires garnies; tu verras la douceur du soir, les chaînes, la paille, les planches graisseuses et brillantes des mangeoires, les poutres sombres et rêches au-dessus, les araignées furtives, les souris trotinant, parfois le chien qui baille, le chat qui lape; et le lait qui gicle contre les parois du seau, on l'entend, et le veau qui réclame, qu'il faut nourrir au biberon, et le petit garçon, mon frère qui a faim et puis les portes lourdes qu'on pousse avec la paille dessous qui gêne aussi devant elles, la lumière éteinte, les souffles des bêtes dans l'obscurité, la paille crisse sous les sabots, nos pas sur le gravier, les ombres fantômes dans la nuit silencieuse et douce qui invite à se retourner de crainte mais à s'asseoir aussi au seuil de l'entrée devant la maison. Oui, je suis fatiguée, belle journée, repos mérité; puis le feu, le lit, la chambre et devant la fenêtre qui s'agitent doucement les branches du cèdre et le souffle d'un vent léger. « Petit, va te coucher mais te lave les mains avant dans le seau près du lit, essuie ton visage aussi »...

Ai-je rêvé sur le chemin du retour des champs ou bien ai-je bien vu les lueurs du couchant où se mêlaient au loin les rouges et les blancs, ma robe et sa chemise tandis que le troupeau lentement, lentement regagnait l'étable et la douceur du repos.